



RAINER MARIA RILKE
ÉLÉGIES DE DUINO

ALLIA

Élégies de Duino

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Notes sur la mélodie des choses
La Mélodie de l'amour et de la mort
du cornette Christoph Rilke

RAINER MARIA RILKE

Élégies de Duino

Traduit de l'allemand par

RAINER BIEMEL

(JEAN ROUNAULT)

Suivi d'une lettre de l'auteur adressée
à WITOLD VON HULEWICZ



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

TITRE ORIGINAL

Duineser Elegien

Ce recueil a paru pour la première fois chez Insel Verlag à Leipzig, en 1923. La présente traduction a été publiée par Georges Fall aux éditions Georges Falaize à Paris, en 1949.

Nous la faisons suivre par un large extrait d'une lettre de Rainer Maria Rilke à son traducteur polonais, Witold von Hulewicz, datée du 13 novembre 1925, in *Œuvres III Correspondance* (édition établie et annotée par Philippe Jaccottet), Rainer Maria Rilke, © Éditions du Seuil, 1976, pour la traduction française.

En couverture : Victor Hugo, *Le Phare des Casquets*, 1866. Plume et lavis d'encre brune.

© Éditions Allia, Paris, 2015, pour la présente édition.

*Je dédie cette traduction
au Prince Raymond de la Tour et Taxis*

R. B.

NOTE DU TRADUCTEUR

VOICI un poème terrible, né de l'angoisse qu'éprouve l'homme de notre temps. Jamais l'aventure poétique n'a poussé aussi loin sa recherche; l'humaine condition y est mise à nue. Dès les premiers vers s'élève cette interrogation: "Qui donc pourrait venir à notre secours? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies."

Pendant des millénaires, l'homme a essayé de chasser la peur pour s'établir dans un monde de tout repos. Il n'a accepté que ce qu'il pouvait interpréter clairement. Dieu, l'amour, la mort, ces ouvertures sur la réalité, l'homme a usé le meilleur de ses forces à les ignorer. En agissant de la sorte, il croyait pouvoir se confectionner ce destin passe-partout qui est l'idéal des technocrates modernes. Mais, derrière l'aimable sourire des illusions, le poète est assailli par toutes les forces de la nature et la beauté elle-même lui apparaît comme la porte de l'angoisse, "ce premier degré du terrible que nous supportons tout juste parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire".

*Au vrai, les *Élégies de Duino* ne sont que le résultat de l'expérience existentielle du poète. Ses*

angoisses ont été ses seules richesses. Il nous les livre dans une sorte d'improvisation extraordinaire. Les découvertes d'une vie sont orchestrées dans un rythme parfois chaotique. Plus d'une fois Rainer Maria Rilke a confessé sa pauvreté et sa faiblesse. Rien ne lui eût été plus étranger que de vouloir surmonter ses propres impuissances dans la recherche d'une expression parfaite. Tout au contraire, il repoussait cette tentation du style comme un péché contre la vérité, comme une de ces illusions dont les hommes aiment à se nourrir. De même qu'il a voulu recevoir sa mort avec toutes ses souffrances physiques en refusant tous les narcotiques que les médecins lui offraient, de même il a voulu exprimer ses découvertes dans leur force première en acceptant d'avance tous les risques d'une telle entreprise.

*De là les obscurités de certains passages des *Élégies de Duino*. En guise de commentaire, il faudrait relire tous les livres de Rilke et surtout toutes ses lettres. Mais il suffit également, pour comprendre peu à peu le poète, de s'abandonner à son chant qui telle la musique "nous saisit, nous console et nous maintient".*

R.B.

LA PREMIÈRE ÉLÉGIE

QUI donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges? Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son cœur, je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte que la mienne. Car le beau n'est que la porte de l'angoisse, ce seuil dont nous approchons tout juste, et, nous l'admirons tant parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire.

Tout ange est d'angoisse.

Je me contiens donc et je ravale le cri de mon obscur sanglot.

Ah, qui pourrait venir à notre secours? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies. Peut-être nous restera-t-il quelque arbre sur la pente que nous puissions revoir tous les jours. Il nous reste la route d'hier et la fidélité d'une habitude que nous avons choyée pour qu'elle se plaise chez nous et ne nous quitte plus.

Oh! et la nuit, la nuit quand le vent lourd de l'espace cosmique ronge notre regard. À qui ne resterait-elle pas cette nuit toujours désirée? Doucement décevante, elle est l'épreuve à

laquelle nul cœur n'échappe. Est-elle plus légère aux amants? Hélas, l'un à l'autre, ils se cachent seulement leur destin. Ne le sais-tu pas *encore*?

Confie le vide de tes bras aux espaces que nous respirons. Les oiseaux, dans les arcanes de leur vol, sentiront peut-être les airs élargis.

Oui, les printemps avaient besoin de toi. Tant d'étoiles t'invitaient à les découvrir. Du fond de ta mémoire, une vague accourait vers toi, ou bien, quand tu passais devant une fenêtre ouverte, le chant d'un violon t'appelait. Tout cela était mission pour toi. Mais as-tu su l'accomplir? N'étais-tu pas toujours distrait par l'attente comme si toute chose t'annonçait une bien-aimée? (Où voudrais-tu l'abriter puisque grandes, étranges, les pensées entrent et sortent sans cesse chez toi et souvent demeurent pour la nuit.)

Mais si tu es plein de désir, chante la louange de celles qui aiment; leur glorieux sentiment est loin d'être assez immortel. Tu les envies presque ces délaissées que tu as trouvées bien plus riches d'amour que celles qui étaient comblées. Redis toujours la louange, jamais atteinte. Songe: le héros se suffit, sa chute même n'est pour lui qu'un prétexte d'être,

– sa dernière naissance. Mais, les amantes, la nature épuisée les reprend en son sein comme s'il n'y avait point en elle assez de force pour accomplir deux fois une telle performance. As-tu assez songé à Gaspara Stampa afin que toute jeune fille, abandonnée par son bien-aimé, mais grandie par l'émulation, puisse s'écrier : Que ne suis-je comme elle ! Ces douleurs antiques ne vont-elles pas enfin devenir plus fécondes ? N'est-il pas temps de nous libérer de l'être aimé en l'aimant et de le dépasser, en vibrant, comme la flèche quittant la corde pour devenir, serrée dans le jet, *plus* qu'elle-même. Car il n'est de demeure nulle part.

Des voix, des voix. Écoute, ô mon cœur, comme autrefois seuls les saints savaient écouter : l'appel immense les soulevait du sol, mais eux, à genoux, les impossibles, n'y prêtaient point attention. C'est ainsi qu'ils écoutaient. Non que tu puisses supporter la voix de Dieu, loin de là. Mais capte le souffle, le message jamais interrompu qui naît du silence.

Voici maintenant venir à toi la rumeur de ceux qui sont morts trop jeunes. Partout où tu entrais dans les églises de Rome ou de Naples, leur destin calmement t'observait, ou une inscription s'imposait à toi, sublime, comme

naguère ce marbre à Santa Maria Formosa. Ce qu'ils me veulent ? J'ai à effacer doucement l'apparence d'injustice qui parfois trouble un peu la pure démarche de leur esprit.

Certes, il est étrange de ne plus habiter la terre, de ne plus exercer des usages à peine appris, de ne plus accorder aux roses et à tant d'autres choses, pleines de leurs propres promesses, le sens d'un avenir humain ; de ne plus être ce que l'on fut dans des mains infiniment craintives et de délaisser son nom même comme un jouet cassé. Il est étrange de ne plus désirer ses désirs, étrange de voir voler, dispersées dans l'espace, toutes ces choses qui étaient jointes. Il est difficile de vivre dans la mort. Il faut retrouver beaucoup de choses perdues avant de sentir, peu à peu, quelque éternité. Mais les vivants font tous l'erreur de trop distinguer. Les anges, dit-on, ne sauraient souvent pas s'ils se meuvent parmi des vivants ou des morts. Le courant éternel charrie tous les âges à travers les deux royaumes et de sa grande voix couvre leur rumeur chez les vivants et chez les morts.

Après tout, plus n'ont besoin de nous ceux qui sont morts trop jeunes. Ils perdent doucement le goût de la sève terrestre comme,

en grandissant, on oublie le sein de sa mère. Mais nous qui avons tant besoin de grands secrets, nous, chez qui si souvent un progrès bienheureux naît d'un deuil, comment serions-nous sans eux ?

Serait-ce une vaine légende qu'autrefois dans la complainte pour Linos la première vague de musique transperça la rigidité stérile, et que dans l'espace épouvanté, qu'un adolescent presque divin venait de quitter à jamais, le vide se mit à vibrer de ce mouvement qui, aujourd'hui, nous saisit, nous console et nous maintient.